

Le Canard

MONTREAL, 22 SEPT. 1888.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordés à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATRAULT & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boite 325.

CAUSERIE

J'avais le plaisir d'assister mardi dernier à une charmante soirée dramatique et musicale donnée au bénéfice des pauvres par la Société de St Vincent de Paul de la paroisse du Sacré Cœur. Je voudrais bien, chers lecteurs, vous laisser sous l'impression que je ne suis allé là que dans un but philanthropique, mais ma franchise bien connue s'y oppose et je vous dois la vérité.

J'avais vu par les programmes qu'on distribuait dans les rues que l'incomparable, le magnanime M. Mercier devait faire un discours à cette soirée et j'avoue en toute humilité que c'est un peu ce qui m'a déterminé à y assister. J'avais eif d'entendre l'éloquent tribun parler de cette grande et sublime vertu qu'on nomme la charité.

Par un singulier hasard, j'arrivai aux portes de la salle presque au même temps que les orateurs.

En descendant de la voiture, M. Mercier prit son mouchoir et dans ce mouvement un papier s'échappa de sa poche. Je m'empressai de le ramasser pour le lui remettre, mais quand je me relevai, M. Mercier était déjà perdu dans la foule. Je conservai donc ce précieux document qui tout simplement était le discours qui devait se prononcer quelques minutes plus tard.

Je ne sais pas si c'est parce qu'il avait perdu ses notes, ou parce qu'il changea d'idée au dernier moment, mais M. Mercier ne dit pas un mot de discours qu'il avait préparé pour la circonstance.

Je regrette que le manque d'espace m'empêche de reproduire ici ce chef-d'œuvre *in extenso* ; je dois me contenter de vous en donner la substance :

« Mesdames et messieurs, disaient mes notes, je suis heureux de voir que vous avez répondu en aussi grand nombre à l'appel que vous a fait votre belle Société de St Vincent de Paul. Vous êtes venus ici non pas pour vous amuser comme on serait porté à le croire, mais simplement pour venir en aide aux indigents. L'hiver s'avance avec son cortège de glace et de frimas et vous vous êtes dit : il fait bien triste et bien lugubre dans la mansarde quand on man que à la fois de pain et de bois. Faisons la charité et le bon Dieu nous en tiendra compte. » Voilà s'est ce pas ce que vous vous êtes dit, mesdames et messieurs et voilà pourquoi cette salle est si bien remplie ce soir. Oh ! que vous avez eu raison ! Quoi de plus noble que cette grande vertu de la charité ? Quoi de plus sublime que ce sentiment que le souverain Créateur a déposé dans le cœur de l'homme ? Toutes nos pensées, tous nos desirs et toutes nos actions ne devraient avoir qu'un seul but, la charité ; et en avançant ce principe, je ne crains pas de me citer comme exemple. On m'a reproché, il y a quelque temps d'avoir empoché illégalement \$5000, mais je ne vous étonnerai pas, n'est-ce pas, en vous disant que je le faisais par charité ? Je tenais mon adversaire à mes pieds, je pouvais le pulvériser, le perdre à jamais dans l'estime de ses concitoyens, j'ai préféré être magnanime, je

lui ai fait grâce. Il est vrai que je lui ai fait payer \$5000, mais c'était pour le punir et ce n'était pas trop cher.

Depuis ce temps là, j'ai poursuivi la Minerve pour \$25000, et j'ai fait signifier à M. Tassé une autre action de \$25000. C'est une bagatelle de \$50.000 que je ne cherche à obtenir que dans un but de charité. Qu'on n'aille pas croire au moins que j'agis ainsi pour me venger. Oh non ! la vengeance est un sentiment qui ne doit pas entrer dans le cœur d'un chrétien et je suis loin d'y songer ; j'ai l'âme trop haut placée pour cela. Encore une fois, messieurs, mon seul but dans toute cette affaire est la charité. Si j'obtiens cette somme, je ne la donnerai pas à l'Hôpital Notre-Dame ni à aucune société de St Vincent de Paul, mais je n'en ai pas moins la ferme intention d'en faire cad au aux pauvres. Tout ce que je demande, c'est qu'on me laisse choisir mon pauvre. »

Voilà, en somme, ce que devait dire l'autre soir l'honorable M. Mercier, mais vous ne l'auriez jamais su, chers lecteurs, si le hasard ne m'avait pas rendu le service signalé que vous savez.

* * *

Je veux aujourd'hui vous conter l'histoire de *Fifine*, et pour cela il faut que je commence par vous faire un aveu bien compromettant pour un chroniqueur, c'est que... (je vous le dis tout bas ; n'allez pas en parler à mes gracieuses lectrices)... je suis marié. Je ne vous dirai rien de mon mariage. Si vous êtes comme moi dans la sainte confrérie, cela ne peut que réveiller de tristes souvenirs. Si vous êtes encore célibataire je veux vous laisser la surprise de la chose.

Donc, le soir de mon mariage..... Allons, bon ! j'oubliais de vous dire l'essentiel. Heureusement qu'il en est encore temps. Ma belle-mère avait un chien ; quand je dis un chien, je me trompe ; elle avait une chienne. Pourquoi n'était-ce pas tout simplement un chien !

La chienne de ma belle-mère s'appelait *Fifine*. C'était un type : elle n'avait pas deux pattes pareilles et s'éût été bien difficile de retracer sa généalogie.

Je ne sais pas si les préparatifs de notre mariage auquel elle avait assisté lui avait mouté la tête, toujours est-il que *Fifine* n'avait jamais été dans un pareil état. Réveries, soupirs baillonnements, frissons, agitations, sueurs nocturnes, que sais-je ?..... rien n'y manquait.

Ma belle-mère, qui ne confiait à personne le soin de la sortir ou laisser, était suivie d'une moule en extase, tenace, hardie, qui provoquait des rassemblements et ralentissait la circulation sur tout son parcours. Comme c'est agréable ! Vous voyez cela d'ici. Toutes nos démarches, toutes nos visites, tous nos achats, nous les avons faits, harcelés par une moule affolée. Quand je parlais de prendre une voiture, ma belle-mère répondait :

« Non, mon ami, non ! Il faut que *Fifine* marche un peu. Je ne sais pas ce qu'a la pauvre bête, elle n'est pas bien depuis quelques jours. »

Cette coquine de *Fifine* avait un préféré qui demeurait dans le voisinage c'était le chien du bedeau. Il s'appelait *Castor*. Il était deux fois plus grand que *Fifine*, connoissant comme Ajax, chaste comme Diogène, propre comme Job et avec cela denté comme un requin.

Donc le soir de mon mariage, ma belle mère qui avait le cœur assez spacieux pour y loger deux amours, se partagea entre mon adorable Eugénie et *Fifine*.

Elle songea que cette dernière n'était pas sortie de la soirée et résolut lorsque sonneront dix heures, de lui faire faire sa "petite promenade." Ce fut une course effrénée dans le quartier ; quelque chose de vertigineux dont la ballade de *Monore* elle-même ne peut donner qu'une faible

idée. Cette promenade eut pour double conséquence d'amener devant notre porte tous les chiens errants du canton.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'avais totalement oublié, et ma belle-mère, et son horrible satellite quand vint l'heure bénie de la retraite.

Lorsque la voiture qui nous ramenait arriva devant notre porte, le cocher dut prodiguer les coups de fouet pour que nous pussions mettre le pied à terre. Eugénie naïve et candide me demanda ce que tous ces chiens faisaient là. Je suis d'un naturel très timoré et j'eus quelque peine à trouver une explication de fantaisie qui pût la satisfaire.

Ma belle-mère nous attendait sur le seuil de notre appartement. Je ne pus pas lui cacher ma mauvaise humeur et la priai d'aller au plus vite prodiguer à *Fifine* les consolations dont elle avait besoin.

A peine nous avait-elle quittés que des hurlements sinistres retentirent dans la rue.

« Encore ces vilaines bêtes. Que nous veulent elles donc, s'écria Eugénie remplie de frayeur. Les chiens qui hurlent, cela porte malheur. »

Elle courut à la fenêtre, où je la rejoignis aussitôt. Devant la porte, sous la lueur vacillante du réverbère, se tenait le chien du bedeau raide et impassible comme les lions de bronze du guichet des Tuileries.

En face, sur le bord du trottoir, une vingtaine de roquets étaient alignés. Tenus à distance par l'aspect rébarbatif du préféré. La moule infecte grelottait sous la pluie. Attristée par une longue et inutile attente, la clique des Roméo crottés hurlait sa lugubre sérénade, à laquelle le chien du bedeau répondait par des abois rauques et intermittents.

J'avais toutes les peines du monde à rassurer ma douce Eugénie plus triste, plus nerveuse, plus troublée que jamais. Elle se laissait doucement convaincre chaque fois que le silence se rétablissait, mais, presque aussitôt les hurlements reprenaient de plus belle, et elle parlait d'aller se réfugier auprès de sa mère.

A deux heures, la rage dans l'âme confondant, je l'avoue, dans une mê me malédiction les chiens crottés, ma belle-mère et *Fifine*, j'ouvris brusquement la fenêtre et lançai sur l'ennemi tous les pots de fleurs du balcon. Il y eut un instant de débâcle. La moule poussa des hurlements désespérés, comme si elle eût pris le ciel à témoin de la violence qui lui était faite.

Je crus être délivré... Ah ! bien oui ! Petit à petit, écolopés ou non, rasant les murs, la queue entre les jambes, l'oreille basse, les amoureux reprirent leur place et la lugubre sérénade recommença de plus belle.

Alors de tous les côtés, les fenêtres s'ouvrirent, des gens exaspérés y parurent, et les projectiles tombèrent dru sur les musiciens. Vingt et un aboiements furieux répondirent à cette attaque, et la cause première de tant de vacarme, *Fifine*, muette jusque-là, comme jadis la belle Hélène captive dans Troie, se mit à gémir à plein gosier, encourageant ses prétendants à la résistance.

La victoire restait aux roquets. A trois heures, une députation de voisins enrégés carillonna à notre porte demandant à ma belle-mère de mettre fin à tout ce tapage en livrant la belle Hélène aux assaillants. Rien ne put l'y décider et cela dura jusqu'au jour. Jolie nuit de nocce, n'est-il pas vrai ?

Je vous épargne les scènes du lendemain entre la mère de mon Eugénie et moi.

Ne doutant pas que le drame eût un second acte, je me munis de boulettes empoisonnées, et lorsque, la nuit venue, le vacarme recommença je les lançai sur la chauscée. Puis je me mis en embuscade.

Le chien du bedeau se leva le premier. Les roquets reculèrent prudemment de quelques pas. *Castor* s'avan-

ça lentement, flaira une première boulette, une deuxième, puis une troisième. Cette dernière parut mériter ses préférences.

Il leva la patte... et... vous devinez le reste. Après quoi, il se remit majestueusement en faction. Les rivaux rassurés, vinrent à leur tour flairer la boulette signalée, et tous, à la file, procédèrent de la même façon.

Jamais je ne fus aussi désappointé. Mais la Providence a des retours imprévus. Jamais elle n'abdiqua, et sa foudre vengeresse éclata à l'improviste en plein azur.

A l'aube, ma belle-mère sortit sa chienne pour qu'elle fit "sa petite promenade matinale." La moule pi qua droit sur la boulette no. 3...

Aussi ai je de la joie de vous annoncer le décès de mademoiselle *Fifine*, morte d'amour et d'indigestion, à la fleur de l'âge. Que le diable l'emporte !

Eugénie ne l'a pas pleurée.

* * *

Le mot de la fin : C'était en 1848, à un bal masqué chez le Dr Ségala.

Le célèbre Ricord s'y présenta déguisé en dieu Pan, allégorique un peu ridiculé, mais que le carnaval qui on valissait tout alors, même la politique, rendait excusable.

Un autre personnage, oublié de la recommandation formelle, souligné au bas de la missive et qui, en joignant aux invités de se travestir, arriva tout simplement en habit noir. C'était M. Crémieux, alors ministre de la justice. On l'arrêta au seuil de la porte et le Dr Ségala qui survint lui dit en riant :

« Que voulez-vous ? c'est la consigne, Excellence. Il faut vous costumer. »

« Rien de plus facile, dit maître Crémieux, étant son habit et pénétrant dans les salons en bras de chemises. »

On le présente, on rit de son étrange costume et notre avocat-ministre rend quolibet pour quolibet. Voyant Ricord qui s'approchait avec un sourire moqueur, il le prévint et lui orio :

« Ah ! ça, pourquoi diable êtes vous en dieu Pan ? Je m'attendais à vous voir en dieu Mercure. »

« Et vous, mon cher, ce n'est pas sans habit que vous devriez être, riposte vivement le docteur, c'est sans culotte ! »

A. TRAVERS LA PRESSE

Un journal des États-Unis que nous ne nommerons pas pour ne pas commettre de mésalliance, disait l'autre jour en parlant d'une représentation dramatique qui devait avoir lieu quelques jours plus tard.

LA FILLE DU BANQUIER

Jouée plus de 1000 fois par des auteurs choisis.

Les scéneries importées par la troupe d'acteurs ont été copiées sur les *modèles originaux*. La musique est la même, les acteurs sont de première force et les costumés riches.

Une autre du "Nouveliste"

Il s'agit d'un grand joueur d'échecs UN JOUEUR ÉMÉRITE.—M. Rowlic champion des joueurs d'échecs du monde entier, est à Ottawa et pensionné à l'hôtel Albion. Depuis qu'il est arrivé sur ce continent, il a gagné 11,000 parties, en a perdu 60 et en a retiré 1,000. La plus longue partie qu'il ait jouée est celle lorsqu'il s'est mesuré à Boston avec Robert Barbar pour un enjeu de \$400. Cette partie a duré quatre heures et trente-sept minutes. C'est lui qui l'a gagnée. Il vient pour la première fois à Ottawa.

Abonnez vous à l'Album Musical

gatlou pour l'un de nous, c'est très-bien. Mais l'exécution de vos sentences va rencontrer quelques difficultés : les vous ne pouvez venir nous appréhender au corps sous peine d'encourir les mêmes châtements, et 2mo, nous n'avons pas du tout l'intention de nous livrer nous-mêmes ! Nous allons donc nous installer dans les appartements sacrés, y organiser notre vie le plus agréablement possible ; les distractions ne nous manqueront pas ; pendant ce temps, votre éléphant blanc, que nous voulions retrouver, aura tout le temps de disparaître à jamais, et votre monarque sera plus gêné que nous ! j'ai dit.

11

L'éléphant faux teint. Nouveaux embarras. Le cœur de la colonelle du régiment des amazones bat à coups précipités ! Trois cents éléphants excités à la débauche.

Farandoul avait raison. Le monarque siamois, errant comme une âme en peine, cherchait depuis vingt quatre jours un moyen de sortir d'embarras ; la situation n'était pas facile, il comprenait bien que plutôt que de s'exposer à avoir une seule fois la tête tranchée, les marins préféreraient rester toute leur vie dans les appartements sacrés. Et ses huit cents épouses ? O tristesse ! Et son éléphant blanc qui courait peut-être toujours ?

Toutes ces idées troublaient le monarque, d'autant plus que l'horizon politique s'assombrissait visiblement ; la porte de l'éléphant blanc avait bouleversé les populations, et voilà qu'un procès extraordinaire venait encore surexciter les esprits dans la capitale. On connaissait au palais les rumeurs étranges circulant en ville ; sous la pression de l'opinion publique, une crise ministérielle intense venait d'éclater ; tous les ministres étaient en suspicion, sauf le mandarin de la police qui, par son énergique attitude pendant le cours des débats, était devenu l'idole de la population.

Le roi, après huit jours de réflexion, ne vit plus qu'un moyen pour terrasser l'hydre de l'anarchie et reconquérir la tranquillité de son intérieur. Il fallait négocier avec les audacieux marins envahisseurs de son palais, il fallait leur offrir leur grâce et les lancer à la poursuite de l'éléphant sacré. De cette façon, il retrouvait ses huit cents épouses et son éléphant blanc ! L'ordre renaissait dans la capitale !

L'affaire, portée au conseil des ministres, donna lieu aux plus orageuses discussions ; le mandarin Nao-ching surtout se montra hostile à toute conciliation, mais la majorité l'emporta, et les négociations furent ouvertes.

Les choses, rapidement menées, aboutirent bien vite à une entente. Le plus difficile fut de faire comprendre l'interprète siamois dans l'amnistie, le roi refusait ; vaincu enfin, il demanda comme compensation que Tournesol, gracié de ses huit cents condamnations à la décollation par le sabre, subit au moins la peine du pal simple pour la satisfaction du tribunal.

Enfin, Tournesol lui-même eut sa grâce. De solennelles lettres d'amnistie plaine et entière dûment scellées furent remises à Farandoul. Celui-ci descendit alors suivi de quelques marins, pour prendre avec le roi les derniers arrangements concernant la recherche de l'éléphant.

Le roi conduisit Farandoul au temple désert de l'éléphant blanc, il lui expliqua dans quelles circonstances le rapt avait du être commis, et lui remit une photographie grandeur naturelle de l'animal sacré, pour servir aux constatations d'identité.

(A continuer.)